

Rome 22 Mars 1919

1756



Ma très chère Marguerite,

Je suis par les coupures et par les  
extraits que vous me communiquez ou  
copiez qu'on commence à discuter  
beaucoup à Paris la question du pape.  
L'article du Père Foch n'a pas  
convaincu même le Gaulois. Je ne crois  
pas que l'auteur pris à partie  
de sa coi, et il amènera probable-  
ment une nouvelle "provinciale" au  
volume dont la publication tarde  
beaucoup. Je ne sais si quelque ob-  
stacle a surgi, mais on m'affirme  
— ceci entre nous — que le Temps lui-  
même ne desire pas publier actuel-  
lement l'attaque contre Benoît XV.  
Tout est à la conciliation. — Il faut  
avouer que la curie a su assez prompt.

une glorie nouvelle.

Les offrandes de Tritz ont hautement fait d'écarter tout  
l'orthodoxisme de cette politique ministérielle. On a eu au  
lieu un moment d'impopularité et de perplexités infinies  
quand on a vu les catholiques déguisés et leurs chats entrer  
en ébullition. Cela n'a pas suffi de faire tout prestement  
retourner vers les bourgeois et, pour eux, d'écarter de  
l'Église de Dieu <sup>et les autres</sup> ~~l'orthodoxisme~~ la question des négociations  
avec l'Étatie pour régler la question romaine. On a  
eu quelques concessions de la part de la couronne  
mais il reconnaît qu'il faut accorder à ce sujet  
la parole à ses parents. On même temps on envoie  
un journal pour faire l'Étatie. Celui qui en dit comme le P. R.  
qui se défendait, en apparence du moins, et qui se vantait  
d'être à la tête de l'orthodoxisme du royaume et de ses parents.

sement retourna ses batteries, quand  
 son premier plan de bataille ayant é-  
 choué, elle s'est trouvée dans un grand  
 désarroi. Jusqu'au mois de Juillet 1718  
 on a été fermement de l'autre côté du  
 Tibre au triomphe de l'Allemagne:  
 les canons du Kaiser ont assés fondroyé  
 Paris et la paix <sup>bientôt</sup> ~~serait~~ serait signée  
 Le pape alors interviendrait ~~pour~~ en  
 faveur de la France, pour empêcher  
 qu'elle ne fût anéantie; et se poserait  
 en médiateur, réglerait au congrès  
 de la paix, et, en honnête courtier  
 obtiendrait pour lui même quelques  
 avantages temporels, un petit Terri-  
 toire où il serait pleinement souverain  
 & recevrait des ambassadeurs qu'une  
 nouvelle guerre ni obligerait pas à  
 des séviemens précipités. La  
 France et l'Italie seraient unies  
 ainsi de n'avoir pas écouté avec hu-  
 milité la sagesse divine du Vicair  
 du Christ et la papauté rayonnerait

à une g'fave nouvelle.

<sup>(et les âmes)</sup>  
Or les des maîtres oumiers avec socialistes. Dans ces discussions,  
qui se poursuivent le gouvernement élabore cette jurispru-  
dence véritablement femme sur des positions. Mais le Seigneur  
son accord est si nul, ou l'Américain, ou son esprit la femme  
qui morale à l'horizon, qui il n'est pas universel. La de  
de son côté, tu nous en préserve tous les points. En  
même temps de trop se traîne entendre en France, que de  
s'en souvient traiter, et maintenant les positions, les plus  
conscientes et comme il faut nécessairement régler la  
question d'usage et celle des lieux saints, qui préoccupent les  
cath. Denis X. Ses commentaires officiels de pourquiers  
Nous nous en amuse nécessairement. La loi femme, puis,  
~~après~~ (on ne la faut point ignorer) après une longue lutte  
avec avec l'Espérance avec l'énergie de Paris lui même. de  
nécessaire de la vérité est la réalisation de femme d'une

1758  
mais ce sont des intérêts plus concrets  
qu'on ou traite en réalité. Le sort  
réservé aux anciens sujets du Grand  
Turc est un (si j'ose ainsi parler) de  
graves soucis pour le Grand Pontife.  
Et c'est aussi un coup assez rude porté  
à l'influence française en Orient que  
la disparition du protectorat moral des  
Catholiques, même si on le remplace par  
un protectorat politique sur un mor-  
ceau de Syrie. Le frappe craint les Mis-  
sions protestantes, les Grecs orthodoxes,  
les Arméniens grecs, mais plus dessus  
sous les Juifs Tronistes, et parmi tous  
d'apprehensions, il cherche ancienne-  
ment un appui. Je ne sais si à  
Paris on est disposé à renouer avec  
Rome des relations officielles, les  
préférant comme toute, à des pour-  
parlers officieux, et si l'on songe à  
faire par un accord, qui ne concer-  
nerait pas seulement l'Alsace, le  
statut légal des Églises françaises,  
mais certainement, si l'on veut

en arriver là, le moment est exceptionnellement favorable pour obtenir les plus larges concessions. Elles ne viennent pas d'une bienveillance particulière de son homme d'Etat ou à toutes les saisons de se méfier, mais résulteront de la situation générale et spécialement de la crainte très justifiée qui pousse le S<sup>t</sup> Siège de se trouver isolé, entouré de puissances ou hostiles ou impuissantes, dans des hauts leversements sociaux et politiques qui s'accomplissent et se prolongeront longtemps.

Pour l'instant le point le plus noir (chose naturelle) c'est le charbon. Les neuf dixièmes de celui qu'on consommait en Italie avant la guerre venait d'Angleterre, et bien qu'on puisse en obtenir un peu d'Amérique et par rail, de France et même d'Allemagne, la difficulté des transports est telle que jamais, même durant

1759  
les hostilités, le pays ne sera jamais  
dans une position plus critique. Si  
la guerre éclate en Angleterre, c'est  
à grand peine qu'on pourra suffire  
aux besoins des chemins de fer et des ga-  
zomètres, et toute l'industrie qui  
ne dispose pas de forces hydrauliques,  
sera réduite au chômage. La disoccu-  
pation sera donc énorme et il en  
résultera certainement de graves  
agitations.

Souhaitons qu'au moins le congrès  
de Paris aboutisse enfin à des décisions  
fermes. C'est une pure folie, un accès  
aigu du morbus diplomaticus, que de  
discuter des journées entières sur le sort  
de tel canton de la Prusse orientale,  
et autres fantaisies, quand la  
chaudière européenne bout et me-  
nace de sauter.

Souvenez-vous à Chausson, qui va vous  
devenir, et vous apportera la joie  
de ses brèves. Il aura nulles choses

S'Allice à vous raconter.

Tendres souvenirs de

Votre Silvio



Voici une histoire d'un officier qui  
accompagnait Stepanik en Sibérie  
et en dit long sur la mentalité russe.  
Un train de troupes tsaristes arrive  
à une gare; la population du village,  
qui ne travaille plus, s'y est  
donné rendez-vous. Un des officiers,  
qui parle russe, la harangue et  
lui dit: "Nous sommes des tchétko slo-  
vaques; voilà sept cents ans que  
nous combattons les allemands..."  
Le discours terminé, il entend un mou-  
sik qui dit à son voisin "Tu vois  
ces soldats dans ce train; ils ont  
combattu les allemands déjà de-  
puis sept cents ans..." Le voisin  
hoche la tête à demi convaincu et  
son dit que dans l'empire moscovite  
les Sibériens étaient une élite!